

# MÉLANGES RELIGIEUX.

## POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XII. Montreal, Mardi 11 Septembre, 1849 No. 104.

### NOUVELLE LETTRE

DE M. LE MARQUIS DE VALDEGAMAS.

Les lettres de M. Juan Donoso Cortez, marquis de Valdegamas, à M. de Montalembert, publiées par l'Univers et reproduites dans toutes les langues de l'Europe avaient excité en Espagne de vives controverses. Divers journaux de Madrid les avaient surtout attaquées; le noble et éloquent écrivain n'a pas cru devoir dédaigner ces attaques; voici une réponse qu'on a trouvée dans le *Heraldo* du 29 juillet.

A. M. M. les rédacteurs du *Pais* et du *Heraldo*.

Berlin, le 16 juillet 1849.

Mes chers amis, en réponse aux lettres que j'ai en l'honneur d'écrire à M. le comte de Montalembert, il a paru dans les journaux que vous rédigez deux articles où la courtoisie accompagne le talent. Il fut un temps où j'étais un opiniâtre jouteur dans les combats intellectuels. Ce temps est passé, depuis que je suis arrivé à me persuader que les controverses servent de peu, et qu'elles sont un obstacle plutôt qu'un aiguillon au genre humain dans la course rapide qui l'emporte. Les siècles des argumentations sont les siècles des sophistes; et les siècles des sophistes sont les siècles des grandes décadences. Derrière les sophistes viennent toujours les barbares, envoyés de Dieu pour couper avec leur épée le fil de l'argument.

Néanmoins j'ai voulu aujourd'hui manquer à ma résolution, en faveur de notre amitié, et pour donner un public témoignage de mon estime pour vous et de l'hommage que je suis disposé à rendre à vos talents distingués.

Je dirai donc quelques unes des nombreuses choses que j'aurais à dire touchant les observations que vous avez faites sur mes lettres. Et comme le temps me manque pour envoyer une copie de cet écrit à chacun des journaux sus-mentionnés, je l'envoie seulement au premier qui m'a attaqué, priant l'autre de vouloir bien le reproduire dans ses colonnes puisqu'il est adressé à tous les deux. Je dois déclarer de plus, qu'une fois la plume en main, je voudrais répondre également aux autres journaux, si toute fois il en est d'autres qui m'aient honoré de leurs attaques; mon silence à leur égard ne doit donc être attribué qu'à cette seule raison que je ne reçois que le *Pais*, la *Espero* et le *Heraldo*.

Un de vous m'a accusé des manichéisme et d'appartenir à l'école néo-catholique. Quant à cette dernière partie de l'accusation, je déclare ici d'abord que j'ignore si cette école existe; en second lieu, que si elle existe j'ignore ce qu'elle veut; en troisième lieu, qu'en tout cas je ne lui appartiens pas. Je suis catholique pur; je crois et professe ce que professe et croit l'église catholique, apostolique romaine. Pour savoir ce que je dois croire et ce que je dois penser, je ne regarde pas les philosophes, je regarde ses docteurs; je ne questionne pas les sages, ils ne pourraient pas me répondre; j'interroge plutôt les femmes pieuses et les enfants, deux vases de bénédiction, parce que l'un est purifié par les larmes et que l'autre est encore embaumé du parfum de l'innocence.

J'ai vu deux édifices gigantesques, deux tours babyloniennes, deux civilisations splendides élevées au plus haut point par la sagesse humaine; la première est tombée au son des trompettes apostoliques, et la seconde va s'érouler au son des trompettes socialistes. Et en présence de ce spectacle effroyable, je me demande à moi-même avec terreur si la sagesse humaine est autre chose que vanité et affliction d'esprit. Je ne me cache pas qu'il y a des hommes d'une optimisme invincible, pour qui c'est chose évidente que la société ne tombera pas, attendu qu'elle n'est pas tombée encore, et aux yeux desquels le mariage, l'ouï du grandir, s'en va se dissipant dans les airs. Pour eux la révolution de Février fut le châliement, et ce qui vient est la misère et la mort. Ceux qui vivront verront, et ceux qui verront seront étonnés de voir que la révolution de Février n'a été qu'une menace, et que maintenant s'avance le châliement.

Quant à l'accusation de manichéisme, si elle était fondée, elle serait de la plus haute gravité. Les manichéens, dans les temps modernes comme dans les temps anciens, ont affligé l'église par des scandales et ont rempli son cœur d'amères tribulations, mais l'accusation manque évidemment de tout fondement.

Si la co-existence du mal et du bien suffisait pour constituer le manichéisme, l'église serait manichéenne puisque l'église, les livres saints et tous les docteurs proclament d'une seule voix que le mal et le bien sont mêlés dans le monde. Si la lutte entre le bien et le mal suffisait pour constituer le manichéisme, l'église serait manichéenne puisque l'église, les livres saints et tous les docteurs proclament d'une seule voix que le bien ne peut triompher du mal que par un miracle. Le déluge, par lequel le bien sortit triomphant du mal, fut un miracle. La venue au monde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel le bien triompha du mal, fut un miracle, et le jugement dernier, par lequel le bien triomphera du mal pour toujours, est comme le couronnement de tous les miracles.

Les sociétés humaines et les individus, sont soumis à la même loi, bien que cette loi agisse sur les sociétés, autrement que sur l'homme. Le mal triompha de l'homme comme il triompha de la société, naturellement; et il n'est vaincu dans l'homme, comme dans la société que par une influence miraculeuse. L'influence miraculeuse qui sauve l'homme s'appelle grâce, et la grâce, qui est

dans l'homme le principe de la justification, est en même temps le principe de toute victoire.

Entre le salut de sociétés et celui de l'homme il y a donc cette ressemblance: que tous deux s'opèrent par un miracle; et cette différence: que dans l'homme le miracle est ordinairement intérieur et invisible, et que dans la société il est extérieur et, pour ainsi dire, palpable. Dieu parle à l'homme sans bruit de paroles; il parle au monde avec le fracas du tonnerre.

Il n'y a donc manichéisme ni dans l'existence du mal à côté du bien, ni dans sa lutte contre le bien, ni dans sa victoire obtenue par les moyens naturels.

Quand y aurait-il donc manichéisme? Il y aurait manichéisme si j'avais donné aux ravages du mal une existence indépendante de la volonté de Dieu; si je l'avais fait Dieu, si je l'avais signalé du doigt comme rival du Très-Haut disputant avec lui dans les prodigieuses batailles à qui doit appartenir la domination du ciel et de la terre, l'empire sur le visible et sur l'invisible, sur les anges et sur les hommes. Un tel blasphème n'a jamais été dans mon cœur et n'est jamais venu sur mes lèvres.

Lucifer n'est pas le rival, il est l'esclave du Très-Haut. Le mal qu'il inspire ou qu'il établit dans l'âme, il ne l'établit pas, il ne l'inspire pas sans la permission du Seigneur; et le Seigneur ne le permet que pour châtier les impies ou pour nuire à la justice par le fer brûlant des tribulations. De cette sorte le mal même arrive à se transformer en bien sous la conjuration toute puissante de celui qui n'a d'égal, ni pour la puissance, ni pour la grandeur, ni pour le prodige; qui est celui qui est, et qui a tiré tout ce qui est au dehors de lui des abîmes du néant.

On m'a fait une objection plus grave encore. On peut, dit-on, tirer de mon opinion sur le triomphe irrémédiable du mal une conséquence qui attaque non seulement le catholicisme, mais encore le christianisme, puisque dans ce cas la mission du Christ serait virtuellement déclarée insuffisante.

Cette objection renferme deux grandes erreurs, l'une relative à mon opinion; l'autre relative à la mission du Sauveur du genre humain.

Je suis si éloigné de croire au triomphe irrémédiable du mal que j'ai dit tout le contraire. Par le Déluge le bien a triomphé du mal, par la venue du Seigneur le bien a triomphé du mal; par le jugement dernier le bien triomphera du mal, et son triomphe n'aura pas de fin, puisque les temps seront arrivés à leur terme et que l'éternité n'a point de limites.

Ce que j'ai dit, c'est que le mal triomphe naturellement du bien, et c'est là non-seulement une proposition certaine, c'est encore une proposition consacrée par la doctrine catholique. Le catholicisme ne dit pas que l'homme soit puissant pour triompher du mal; il dit expressément le contraire, puisqu'il enseigne que les sociétés ne peuvent triompher du mal qu'avec l'aide du bras de Dieu, et que l'homme n'en peut triompher qu'avec l'aide de sa grâce. Dès-lors, en affirmant d'une part le triomphe naturel du mal sur le bien, et d'autre part le triomphe surnaturel de Dieu sur le mal, je ne fais autre chose que réduire en une formule, qui les contient brièvement, les grands principes du catholicisme, fondé tout entier sur l'omnipotence divine et sur la fragilité humaine.

Arrivant maintenant à l'erreur relative à la mission de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je dirai que Jésus-Christ ne s'appelle pas et n'est pas Sauveur, parce qu'il a sauvé tous les hommes: il s'appelle et il est Sauveur, parce que avant sa venue personne ne pouvait se sauver, et que depuis sa venue tous, s'ils le veulent, peuvent se sauver. Quant au premier point, on sait que les justes de l'ancienne loi l'attendaient dans le sein d'Abraham, et qu'ils n'en sortirent pour monter aux cieux que rachetés par son très-précieux sang. Quant au second point, le texte de l'Évangile est formel: "In proprio venit et sui eum non receperunt. Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri, his qui credunt in nomine ejus; qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt." (Saint Jean, c. I, v. 11, 12, 13).

En un mot, et pour que cette doctrine soit aussi claire que le soleil qui nous éclaire, le mystère de la Rédemption se réduit principalement au rétablissement, par les mérites du Sauveur et par sa grâce, de l'équilibre de la liberté humaine, rompu par le péché.

L'homme a passé par trois états divers: dans le premier il était complètement libre, et sa liberté consistait dans le pouvoir qui lui fut donné de choisir entre son salut et sa perte. Usant de sa liberté, l'homme a voulu se perdre, il s'est perdu. En se perdant, il est entré dans le second état. Ce qui distingue principalement ce second état du premier, c'est qu'un lieu d'une liberté complète l'homme n'a plus en lui qu'une liberté amoindrie. L'homme n'aout plus la puissance de ce sauver, quoiqu'il pût se perdre: sa liberté était tombée dans le même abîme que son innocence. A la venue du Seigneur il passa au troisième état, dans lequel il recouvra toute sa liberté primitive par le moyen de la grâce qui fut donnée à l'homme en un degré suffisant par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont le très-précieux sang lava la tache du péché: "Ubi abundavit delictum ibi gratia superabundavit." Avec la grâce il recouvra son entière liberté le pouvoir de choisir entre son salut et sa perte.

L'homme peut se décider pour l'un ou pour l'autre de ces deux chemins; il peut se décider pour celui de sa perdition, sans que dans sa perdition définitive il ait le droit de s'élever contre Dieu, pas plus qu'Adam n'out ce droit lors de la perdition première. L'homme est libre, souverainement libre en présence de son Dieu, qui respecte la liberté humaine, comme renforçant le plus profond de ses desseins et comme la plus sublime

de ses œuvres. Le libre-arbitre est une chose si inviolable, si sainte, que ni Dieu ni l'homme ne peuvent empêcher l'homme dans les deux actes les plus grandioses et en même temps les plus terribles de cette redoutable liberté: l'acte par lequel l'homme tue son corps, et l'acte par lequel l'homme perd son âme: le suicide et le péché. Il n'y a aucune liberté qui n'ait été ou qui ne puisse être confisquée par quelque tyrannie, sauf la liberté par excellence, qui est mise hors de la juridiction des tyrans. Ils peuvent tout contre moi, tout, hormis de m'obliger à vivre si j'abhorre la vie, et de me pousser par force au port du salut si je ne veux pas me sauver.

Et on voit comment la question de l'avenir des sociétés peut se traiter largement sans qu'aucune des solutions possibles soit contraire au catholicisme. La question est une question de liberté. Il s'agit de vérifier seulement si les sociétés humaines vont, par le chemin qu'elles suivent librement, à la perfection ou à la mort. Vous avez le bonheur d'être convaincus qu'elles vont au premier but; moi, j'ai le malheur d'être persuadé qu'elles marchent au second.

Je dis plus encore: je dis que ma solution, sans être acceptée et définie par l'Église, sans être formellement articulée dans les divines Écritures, et sans avoir été expressément soutenue par les docteurs, est néanmoins celle qui conserve la plus grande conformité avec l'esprit intérieurement répandu dans le catholicisme.

Suivez avec moi les pas du Sauveur depuis la crèche jusqu'à la croix sur laquelle il meurt. Que signifie ce nuage de tristesses qui couvre perpétuellement sa face sacrée. Les peuples de Galilée l'ont vu pleurer; la famille de Lazare l'a vu pleurer; ses disciples l'ont vu pleurer; Jérusalem l'a vu pleurer de larmes. Tous, tous ont vu des larmes dans ses yeux. Qui a vu le rire sur ses lèvres? Et que voyaient ces yeux humides de larmes devant qui étaient toutes choses, celles du passé, celles du présent, celles de l'avenir? Voyaient-ils le genre humain ravissant sur une mer calme et heureuse? Non, non. Ils voyaient Jérusalem tombant sur Dieu; les Barbares tombant sur les Romains; le protestantisme tombant sur l'Église; les révolutions allantées par le protestantisme tombant sur les civilisations; et le Dieu terrible, le Dieu de justice tombant sur tous.

Voilà ce qu'ils voyaient, et voilà pourquoi les yeux du Sauveur eurent des larmes jusqu'au moment où ils se fermèrent, voilà pourquoi son âme fut triste jusqu'à la mort.

Voyons maintenant ce qu'il disait: Que disait-il à ses disciples, et dans la personne de ses disciples, à son Église, et dans son Église à tous les chrétiens, et dans tous les chrétiens à tous ceux qui représentaient le bien sur la terre? Leur promettait-il, par hasard, la prospérité et la victoire ou les catastrophes et les tribulations?

"Ecco ego mitto vos sicut oves in medio luporum.... Cavete autem ab hominibus. Tradent enim vos in concilia, et in synagoga suis flagellabunt vos; et ad praesides et ad reges ducemini propter me in testimonium illis et gentibus." (S. Math. c. 10, v. 16, 17, 18)

Et plus loin: "Tradet autem frater fratrem in mortem, et pater filium; et insurgent filii in parentes et morte eos afficient; et eritis odio omnibus propter nomen meum." (S. Math. c. 10, v. 21, 22.)

Si la destinée de l'humanité est de se perfectionner et de grandir, il est clair que jamais elle ne sera plus parlante et plus grande qu'à la fin des temps; Or, écoutez quelque chose de ce que sera cette fin.

"Et est datum illi (à la bête, incarnation du mal) bellum facere cum sanctis, et vincere eos. Et data est illi potestas in omnem tribu et populum, et linguam et gentem. Et adoraverunt eum omnes qui inhabitant terram quorum non sunt scripta nomina in libro vite agni, qui occisus est ab origine mundi. (Apoc. c. 13, v. 7, 8.)

Et vidi angelum descendentem de caelo, habentem clavem abyssi et catenam magnam in manu sua; et apprehendit draconem, serpentem antiquum qui est diabolus et Satanas, et ligavit eum per annos mille; et misit eum in abyssum, et clausit, et signavit super illum, ut non seducat amplius gentes. (Apoc., c. 20, v. 1, 2, 3.)

De ce texte il résulte que les flots de la mer inonderont la terre et s'élèveront vers le ciel; que ceux qui se sauveront de ce débordement étonnant seront peu nombreux; que les saints seront vaincus; que tout, dans le troupeau du Seigneur, sera tribulation et pleurs, tentations et enlacements, et enfin que tous succomberaient si le bras du Dieu fort n'enchaînait les monstres.

Voici toute ma doctrine: Le triomphe naturel du mal sur le bien, et le triomphe surnaturel de Dieu sur le mal. Là se trouve la condamnation de tous les systèmes de progrès et de perfectionnement au moyen desquels les modernes philosophes, trompeurs de profession, ont essayé d'endormir les peuples, ces éternels enfants.

Et qu'on ne me dise pas que nous sommes loin de la fin: qui pourrait d'ailleurs le dire, et qui le sait? Pour moi, ce que je sais, c'est que ces grands accroissements du mal ne peuvent se réaliser que de deux manières: ou subitement et par miracle, ou progressivement et lentement, suivant la loi naturelle des causes et des effets. Le premier mode est impossible, parce qu'il en résulterait que le mal vient de Dieu et non de la liberté de l'homme, et par conséquent que Dieu est le mal, et que Dieu est le diable, suivant le blasphème de Proudhon. S'il est impossible d'admettre ce premier mode, il est inévitable d'admettre le second. Alors, et j'appelle sur ce point votre attention, il est nécessaire de supposer que le mal, pour atteindre ce degré de développement et de force, vient de bien loin et de

temps bien reculés: d'où il suit que pour prouver que mes observations n'ont pas d'application à l'époque présente, l'impossible démonstration que nous sommes encore loin de la fin ne suffirait pas: il faut de plus la démonstration plus impossible encore que nous sommes loin du commencement.

Du reste, je ne donne cette dernière raison que pour ce qu'elle vaut, comme raison subsidiaire. Le dernier jour voisin de l'éternité, Celui-là seul le connaît et l'a dit qui est éternel. Excepté lui, tous l'ignorent dans le ciel et sur la terre. Cependant, il ne serait pas prudent d'oublier que depuis six mille ans déjà le genre humain marche dans le monde; que son front souillé de suer et de poussière est couvert de cheveux blancs; que cette période de six mille ans est une période biblique redoutable; que saint Vincent Ferrer passa pour l'Ange de l'Apocalypse; que les plus grandes apostasies ont été consommées en Europe; que la lumière évangélique a pénétré dans les régions les plus éloignées; que, sans aucun doute, des prophéties qui annoncent la fin beaucoup sont déjà accomplies, et que les autres s'accompliront. — A continuer.

### DU JOURNAL DE QUEBEC.

LA RELIGION, M. CHINIQUEY ET "L'AVENIR."

Trépassé est venu répondre dans l'Evenir du 15, à notre article du 10, intitulé: "La religion, M. Chiniquey et l'Evenir" pour ne soutenir qu'un seul des faits qu'il avait disputés à la poussière des tombes, afin d'en écarter le clergé Canadien tout entier. Le reste il l'abandonne, se contentant d'affirmer que nous nions sans appuyer nos dénégations de preuves, comme si la preuve n'était pas l'obligation de celui qui accuse. Nous pouvions donc nous contenter de crier; mais nous avons fait plus, nous avons prouvé. S'il y avait une logique par laquelle l'accusé serait tenu de prouver qu'il est innocent, la calomnie serait heureuse, elle régnerait en vainqueur sur le monde, sacrifiant impitoyablement tout ce qui ne fléchirait pas le genou devant elle. Mais heureusement pour l'humanité, ses destinées sont confiées à des lois plus équitables et plus rationnelles.

Puisque "Trépassé" nous attaque personnellement et nous nomme, il eût agi avec plus de courage en signant son nom. Mais nous comprenons parfaitement son motif, pour jeter ses calomnies, avec tant de cynisme à la face de ses adversaires, il avait besoin de la nuit; aujourd'hui qu'il est fêtré, il a besoin de se cacher davantage pour dérober aux regards la tache qui couvre son front. C'est au moins une preuve qu'il y a encore chez lui quelque chose de l'humanité. La honte vient du cœur comme le crime, à travers lequel elle s'impose quelquefois pour se poser sur les traits du coupable et l'accuser.

Dans notre article du 10, pas plus qu'aujourd'hui nous n'avons prétendu défendre les actes de chaque prêtre ou de chaque évêque en particulier, nous nous sommes appuyés sur une base plus large. Nous avons défendu l'institution du sacerdoce que "Trépassé" s'efforçait d'amoindrir et de déconsidérer afin de mieux arracher la religion du cœur des peuples, sachant qu'une religion sans sacerdoce est une lettre morte. Comment sauront-ils, dit S. Paul, si on ne leur enseigne; ou l'enseignement n'a lieu que par la parole. Si donc vous tuez la parole votre œuvre est accomplie, vous tuez la religion.

Nous avons défendu le clergé du Canada en demandant à ceux qui le dénigraient d'étaler leurs œuvres pour les comparer aux siennes. Nous ne dirons pas "que celui qui est sans péchés lui jette la première pierre." parce que dans ce monde où rien n'est parfait, le mieux est le bien; mais nous dirons que celui qui a moins de péchés ou qui a fait plus de sacrifices, d'expiation si vous voulez, nous disons nous de miséricorde, puisqu'ils sont les fruits du dévouement et de l'amour; que celui qui a soulagé autant de misères humaines soit personnellement soit par ses institutions; que celui qui a établi autant d'institutions d'éducation, petites et grandes, que celui-là "lui jette la première pierre." Pourquoi donc les socialistes de toutes les teintes se retirent-ils silencieusement sans amener de pierre pour les lancer? C'est qu'ils n'ont rien trouvé dans le néant de leurs œuvres pour leur donner le droit de frapper.

Nous avons dit ensuite: Votre intention en citant des faits isolés était de rendre tout le clergé du pays, depuis son établissement jusqu'à nos jours, responsable de ces faits; mais vous avez mal choisi vos exemples même pour appuyer un principe faux. Nous avons démontré l'injustice de votre principe d'abord, et la calomnie de vos assertions ensuite.

Vous avez nié à M. Chiniquey le droit de se mêler de politique, parce que, avez-vous dit, la loi lui interdit sa-gement l'exercice du vote aux élections, et nous vous avons montré, la loi à la main, que vous ne connaissiez pas l'histoire du pays, lors même que vous vouliez vous en servir pour proclamer des doctrines injurieuses à l'humanité.

Vous avez avancé que M. le grand-vicair Cadieux avait été expulsé de la cure des Trois-Rivières pour avoir entrepris un procès mal-avisé, et nous avons renversé votre assertion toute gratuite en prouvant d'abord que cette expulsion eût été un non-sens, et par des dates ensuite, qu'elle n'avait pas eu lieu, puisque le procès eut lieu en 1830 et que ce n'est qu'en 1834 que M. Cadieux laissa la cure des Trois-Rivières pour prendre celle de la Rivière-Ouelle.

Vous avez jeté vos perfides calomnies à la face même de l'immortel Plessis, de cet homme, l'histoire l'atteste, qui fit plus de bien en un jour que vous tous n'en avez fait collectivement dans toutes vos années d'existence, en l'accusant d'être la cause volontaire de meurtres et d'horribles scandales; et à ces calomnies nous avons